

EN FAGNE

15 novembre 1919.

Au Hockay, 8 heures du matin.

Autour du poêle, dans la grande salle du rez-de-chaussée de l'hôtel où nous avons logé, nous emmagasinons de la chaleur, en attendant l'arrivée du déjeuner. Nous allons tenter, par la neige et la bise, la traversée de la Fagne.

Dehors, le vent hurle; les vitres trépident. Brusquement, la porte s'ouvre; une rafale de neige envahit la chambre. Comment fera-t-il là-haut?...

On se lève; les sacs se bouclent, les cols se relèvent, les gants de laine et les écharpes nous emmitouffent.

En route. Les rafales de vent chargé de flocons de neige nous coupent le souffle. Les bâtons ferrés et les souliers à clous s'enfoncent dans une couche de neige d'un demi-pied d'épaisseur. Balayée par le vent, elle se rassemble en dunes aux crêtes aiguës, dans lesquelles on pénètre jusqu'aux genoux.

Derrière nous, les maisons du Hockay se groupent, silencieuses et toutes blanches.

Nous passons le pont de la Hoegne. La Vecquée monte devant nous, entre ses murailles de sapins, blancs et brillants comme des arbres de cristal. La couche de neige à peine foulée ondule; des brindilles de bruyère et de joncs émergent en longues traînées brunes et noires.

Parfois, une couche de glace craque sous nos pieds, avec un bruit creux.

Le vent souffle de l'est et nous flagelle de ses flocons menus et glacés. Mais nous sommes habillés en conséquence. Une sensation de chaleur et de bien-être a succédé aux premiers frissons. Les mains nous brûlent; nous enlevons nos gants. Et pourtant, le froid est vif; les mouchoirs gèlent dans les poches des pardessus; des glaçons de deux centimètres nous pendent aux moustaches; une couche de givre nous blanchit les cheveux.

Les grandes sapinières font place aux jeunes plantations; les horizons blancs se découvrent.

Puis la Fagne nue ondule autour de nous, nappe blanche mouchetée de noir par les broussailles, et qui se perd, tout autour, dans le ciel blanc sale.

La Croix des Fiancés se profile au loin, près de l'ancienne borne frontière. Les rafales se font plus violentes, le froid plus mordant. Les figures rougissent; le menton nous picote.

Et la lande blanchie déroule ses étendues mortes; au loin, devant nous, le chemin se perd dans la brume.

Courage; nous approchons. Déjà les tourbières découpent à nos côtés leurs fosses aux parois noircies. Une masse se dessine dans le brouillard: les bâtiments de la Baraque se précisent.

Une demi-heure de repos, dans la salle basse aux fenêtres étroites.

Nous repartons par la route d'Eupen; à présent, le vent nous souffle à peu près de face. Les petits flocons gelés nous piquent au visage comme des aiguilles. La brise balaye la neige qu'elle soulève en vapeurs blanches, et met à nu, par places, le macadam de la route.

Autour de nous, toujours l'immense plaine blanche, qui se confond, à 500 mètres, avec le ciel. Seule la succession des poteaux téléphoniques et des petits arbres souffreteux rompt la monotonie de la lande.

Dès la maison du Sabotier, les premières frondaisons de l'Herzogenwald bleuissent dans le brouillard; elles se précisent de plus en plus; la route pénètre dans la forêt, où s'éclaircissent, hélas! les trouées du déboisement.

Nous pénétrons, à Drossart, dans l'hospitalière maison des forestiers. L'hôtesse, aimable et discrète, a bientôt apprêté la table, dans la cuisine chaude et accueillante.

Dehors, le grand silence, la chute muette de la neige.

Nous revenons sur nos pas, puis suivons, à gauche, la route de la Robinette, large percée rectiligne qui ondule, interminable, suivant les vallonnements du sol, et se perd dans le brouillard blanc, à l'horizon.

De distance en distance, un coupe-feu transversal se prolonge, nappe blanche figée, entre les masses compactes des sapinières.

Aggravée par le vent qui nous souffle au visage, notre marche se fait pénible, dans la neige glissante, et le chemin n'en finit pas.

Une poignante impression de solitude, d'immensité et de silence nous étreint; pas un bruit, pas un être vivant, à part les silhouettes des biches entrevues quelques instants, profilées sur le blanc du ciel, au bout d'un coupe-feu, et prestement disparues, d'un bond silencieux, dans l'épaisseur des bois.

La route atteint le ponteau sur la Soor; entre ses berges de neige mouillée et transparente comme de la sucrerie, l'eau s'écoule, sans bruit, d'une limpidité cristalline, sur les grès roux qui tapissent son lit.

Nous tentons de suivre le ruisseau; nous devons y renoncer; les jambes s'enfoncent jusqu'au-dessus des genoux dans la couche de neige bossuée, sous laquelle se devinent des touffes d'herbes aquatiques.

Nous empruntons un instant un sentier parallèle, longeant, sous les arbres, la lisière d'un carré de sapins. Décor de féerie; au-dessus de la colonnade des troncs liserés de neige, les branches se rejoignent, lourdes draperies chargées de cristaux blancs; de loin en loin, une trouée de lumière irradie des clartés d'argent.

Un coupe-feu transversal monte à droite et nous conduit à une coupe immense qui se prolonge, à mi-côte, parallèle à la rivière.

Plus encore que sur la route, l'impression de majesté et de solitude s'accroît. Les larges nappes immaculées donnent le vertige.

Et toujours, à distances égales, l'obsession des coupes transversales, courant d'un horizon à l'autre.

La marche devient fatigante; nous enfonçons dans la neige jusqu'à mi-jambes, guidés dans notre course par la traînée des graminées jaunies, émergeant à peine et indiquant les sentes. Nous cheminons en file; en marchant, le premier creuse dans la neige une rigole que suivent les autres; après 300 mètres, il gagne la queue de la file, et le second le remplace.

Nous croisons ainsi neuf coupe-feux perpendiculaires; après quoi, au carrefour de la Haie du Loup, un dixième, en angle aigu à gauche, obtus à droite, nous conduit, après un kilomètre, — comme c'était prévu, — au Pavillon de Seveneken (félicitations à la carte au 100,000^e).

Halte de dix minutes au Pavillon, petite construction de briques, ingénieusement aménagée, avec fenêtres, bancs de bois, cheminée et soupente; on y dormirait!

Le soir tombe. Hâtons-nous pour atteindre Eupen. Nous reprenons notre course au long des coupe-feux. La descente s'accroît et facilite la marche. Le sol devient rocheux; de gros blocs de quartzite nous barrent le chemin; nous approchons de la Helle (la Hill sur les cartes allemandes). Déjà le versant opposé nous apparaît, à pic et noir de sapinières.

Nous voici à la route surplombant la rivière, qui clapote sur les blocs, encaissée dans un fouillis de végétation morte, blanchie de neige.

Une énorme cheminée surgit soudain des taillis; nous pénétrons à Eupen par la ville basse (faubourg de Haase).

D'abord, à demi-noyés dans l'obscurité, des fermes, des habitations du XVIII^e siècle à petites fenêtres et toits aigus, de grandes usines, des murs clôturant des jardins.

Puis les rues deviennent plus urbaines; un tram électrique nous rappelle la civilisation. Faute de charbon, les réverbères sont éteints; l'obscurité fait peser une tristesse sur la ville, qu'éclairaient seules les vitrines des magasins.

Sur la couche de neige, dans les rues sombres, des enfants poussent des traîneaux et s'interpellent en allemand.

On croit se sentir en pays étranger; partout des enseignes allemandes, noir sur blanc, en écriture semi-gothique.

Les rues se suivent, avec leurs maisons anciennes, leurs vitrines modernisées, les sombres masses de leurs églises colossales. Une rampe style vieille ville nous conduit au quartier central.

Un contretemps: le dernier tram vers Herbesthal vient de filer.

Une marche forcée s'impose, pour arriver à temps à la gare. Malgré les paquets de neige qui s'attachent aux talons, notre allure s'accroît sur la route droite, qui se perd dans la nuit, bordée de sapins noirs.

Courage; quelques minutes de retard au train, et nous serons sauvés...

Nous sommes sauvés, en effet, grâce à ce retard providentiel, ce qui nous permet de stationner deux heures en gare, dans un wagon non chauffé, aux carreaux cassés, au plancher imprégné de neige fondue.

Comme compensation, la foule pittoresque des trafiquants venant d'Allemagne sollicite notre attention et nous fait oublier l'attente: ouvriers des villes, durs visages ardennais, figures louches sortant on ne sait d'où, se pressent côte à côte; les colis les plus invraisemblables s'entassent dans les filets, s'empilent sous les banquettes, se superposent parmi la foule des voyageurs. Le wallon traînant de la Vesdre se mêle aux sonorités sourdes du flamand et aux rythmes hachés du marollien. On crie, on se dispute, on chante, on interpelle les gardes, jusqu'à ce qu'enfin le train s'ébranle, apaisant les conflits et arrachant aux foules entassées un énorme soupir de soulagement.

H. POPULUS.

TOURING-CLUB DE BELGIQUE

SIÈGE SOCIAL :
13, rue du Congrès
BRUXELLES

XXVI^e ANNEE. N° 11
1^{er} JUIN 1920



Le G. Q. G. belge pendant la campagne (E. H.)	241
Douanes (J. D.)	246
Membres à vie et membres permanents	246
S. M. la Reine, présidente d'honneur (E. Séaut)	247
Le XXV ^e anniversaire du T. C. B. à Namur (L. Bruyneel)	247
En Fagne (H. Populus)	248
La Pologne (Anatole Muhlstein)	249
Le tourisme en Suisse (A. Junod)	252
Visite du camp de Beverloo (G. Leroy)	253
La visite du front en car automobile (G. Leroy)	254
Les permis de circulation en France pour vélos et motos (J. D.)	254
Contre les passe-ports et les entraves apportées au passage des frontières (G. Leroy)	254
La Marine de guerre belge (L. Leconte)	255
Passage de la frontière hollando-belge pendant l'occupation allemande (E. Delpy)	261
Automobilisme (H. C.)	263
Variétés	264

Adresser tout ce qui concerne la rédaction à M. Georges LEROY, vice-président, rédacteur en chef du Bulletin officiel, 13, rue du Congrès, Bruxelles.

Pour les annonces, s'adresser à Francis LAUTERS, 98, rue du Méridien (tél. Brux. 9183), ou à M. VAN BUGGENHOUDT, 5 et 7, rue du Marteau, Bruxelles.

Visitez la GROTTE DE HAN, la plus grande merveille naturelle de l'Europe.
Station : Rochefort. Cinq francs de réduction pour les membres du Touring Club, sur présentation de la carte de sociétaire revêtue de la photographie, tant à la Grotte de Han qu'à celle de Rochefort.